

Entre solitudes ou le blues des anglophones

De grands « incompris » qui disent s'identifier avant tout à Montréal

Paul Cauchon

C'EST le blues des anglophones. Le blues des grands incompris à qui tout le monde en veut. Le blues des anglophones qui croient virtuellement impossible de travailler à Montréal si on ne parle pas français.

Mais des anglophones qui gardent une seule allégeance, plus forte que l'identité québécoise ou l'identité canadienne : Montréal.

Ce blues des anglophones se fait entendre dans le documentaire *Entre solitudes* réalisé par Abbey Neidik et diffusé lundi soir prochain à Radio-Québec.

Depuis deux ans les films, les livres, les pièces de théâtre sur la « condition anglophone » s'additionnent. « Avant nous étions ennuyants, maintenant nous avons quelque chose à dire ! », lance en riant la productrice du film, Irene Angelico.

« Notre culture est unique et bizarre, ajoute-t-elle. L'anglais est la langue dominante de ce continent et du monde, mais ici c'est le seul endroit où être anglais veut dire être minoritaire. À cheval sur la clôture nous trouvons des matériaux pour nous exprimer ».

Entre solitudes c'est également et surtout Josh Freed, qui a scénarisé le film et autour duquel le film est construit. Journaliste (pendant longtemps au *Journal* de CBC et maintenant chroniqueur le samedi à *The Gazette*), co-éditeur et co-auteur du célèbre *Anglo Guide to Survival in Quebec*, Josh Freed promène sa bonne bouille partout à Montréal tout au long du film, tenant une sorte de journal personnel mi-humoristique mi-angoissé pour parler des préoccupations anglophones.

Josh Freed interroge des commerçants, assiste au bal des débutantes de St-Andrew's, fait parler des étudiants de Concordia tout comme des jeunes désœuvrés de Pointe-Saint-Charles, participe au défilé de la Saint-Jean (« j'aime l'esprit et la chaleur des Québécois mais je ne me sens pas tellement à ma place »), à celui de la Fête du Canada (« une fête artificielle »), discute passionnément avec Gérald Leblanc, son collègue de *La Presse*.

« Canadien-anglais dans un Québec français » il trouve ce qui semble être sa véritable identité : « au fond je suis Montréalais », s'émerveillant du brassage de cultures unique qui transparait à tous les coins de la métropole.

Cette « montréalité » apparaît dans les propos de tous les anglophones, amoureux d'une ville qui apparaît de plus en plus comme une véritable société distincte du reste du Québec où se joue notre avenir véritable, politique, économique, culturel.

Le projet de ce film est né il y a deux ans, Abbey Neidik voulant « capter le feeling, l'émotion, la situation des anglophones de Montréal », explique Mme Angelico.

Un projet présenté dans le cadre du programme Documentaires en vue, financé par Téléfilm Canada, FONF, la SOGIC et Radio-Québec.

La communauté anglophone y apparaît comme une communauté blessée, traumatisée par le passage du statut de majoritaire à celui de minoritaire.

« Beaucoup d'anglophones supportaient pourtant les efforts des francophones à faire valoir leurs droits, soutient Irene Angelico. Avant nous étions un groupe avec trop de pouvoirs et beaucoup d'entre nous comprennent qu'il y avait ici une situation d'injustice et que les choses devaient changer ».

Mais la loi 178 a provoqué une cassure, une véritable onde de choc dans la communauté. « Ce fut le commencement d'une identité collective, ajoute-t-elle. La loi 178 a été ressentie comme étant personnellement dirigée contre les individus. C'était la première fois qu'on sentait que pour promouvoir le fait français il fallait maintenant attaquer la culture anglophone, la diminuer ».

Les anglophones réagissent avec une grande émotivité face à cette loi, faisant d'ailleurs voler en éclat le mythe de l'anglophone flegmatique. Dans le film un commerçant en parle presque en pleurant.

Le film laisse flotter une question lancinante à laquelle personne n'a encore clairement répondu : quelle place peut laisser une société francophone en Amérique à une population anglophone minoritaire ?

Plusieurs francophones demeurent pour le moins stupéfaits d'entendre de jeunes anglophones se plaindre « qu'on ne leur laisse aucune chance » et soutenir dur comme fer qu'il faut maintenant obligatoirement parler français partout « sinon on ne trouvera pas d'emploi ».

Paranoïa ? Josh Freed tranche provisoirement la question avec humour en démontrant que le véritable ennemi commun des anglophones et des francophones de Montréal demeure... la neige !



PHOTO BERTRAND CARRIÈRE

Le journaliste Josh Freed, bien installé au cœur de Montréal entre deux chaises et deux solitudes.